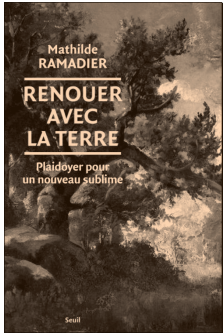
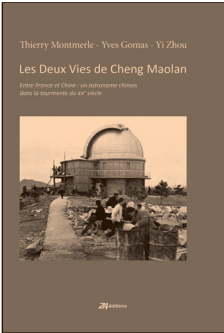
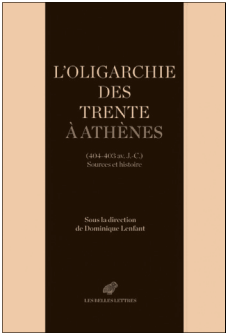
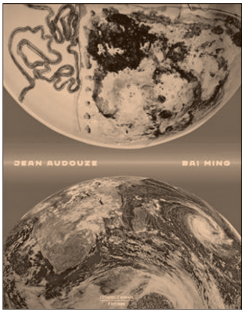


LES NORMALIENS PUBLIENT

225

Les normaliens publient

L'Archicube n° 40



L'Argent de l'école



Clémence Cardon-Quint (1998 I)
est professeure
d'histoire
contemporaine
à l'université
de Montpellier
Paul-Valéry et

membre junior de l'IUF, chaire innovation (2021-2026). Son dernier ouvrage, *L'Argent de l'école. Histoire du budget de l'Éducation nationale de 1945 à nos jours*, est paru aux Presses de Sciences po en 2025.



Clémence Cardon-Quint, merci d'être avec nous pour parler de votre dernier livre, *L'Argent de l'école*, où vous analysez le budget de l'Éducation nationale depuis 1945. Vous êtes professeure d'histoire contemporaine à l'université de Montpellier Paul-Valéry. Pourriez-vous nous expliquer comment vous est venue l'idée de ce livre, après vos travaux consacrés à l'enseignement du français à l'heure de la massification scolaire ?

CLÉMENCE CARDON-QUINT : Les enjeux budgétaires des politiques éducatives constituaient un angle mort de la recherche. Il existait déjà un vaste corpus de travaux consacrés à l'histoire de la gestion des finances publiques depuis le XIX^e siècle, grâce au Comité pour l'histoire économique et financière de la France. Mais ces publications étaient centrées sur les grandes directions des ministères économiques et financiers. D'autre part, historiens, sociologues et politistes avaient déjà consacré de nombreuses publications aux politiques éducatives, mais sans prêter attention aux enjeux budgétaires de celles-ci. Au fond, la structure des champs de recherche reproduisait celle des administrations. J'ai voulu étudier les points de rencontre entre

ces deux mondes. Je voulais ainsi comprendre dans quelle mesure les aspects budgétaires avaient façonné les politiques éducatives.

Mon projet s'est modifié au contact des sources. Je m'attendais à étudier un conflit entre deux cultures au sein des administrations centrales, mais ce n'est pas ce que les sources reflétaient. Formés à l'ENA, les administrateurs qui travaillent sur les questions financières au sein du ministère de l'Éducation nationale partagent, jusqu'à un certain point, la même culture administrative que leurs interlocuteurs de la direction du Budget. Les sources montraient aussi, très crûment, les logiques à l'œuvre dans la décision politique et le poids des échéances électorales dans les arbitrages budgétaires.

Pour mener à bien cette enquête, quelles données vous êtes-vous appropriées ?

La période que j'ai étudiée est marquée par la mise en place de la comptabilité nationale et par l'essor des services statistiques ministériels. C'est une véritable avalanche de chiffres, auxquels on a accès via les publications statistiques officielles, mais dont on trouve aussi la trace dans les archives. Données relatives aux élèves, aux maîtres, aux établissements ; et puis, avec la mise en place du Compte de l'éducation, données relatives à la dépense intérieure d'éducation. S'y ajoute la production des chercheurs : la forte croissance du budget de l'Éducation nationale a retenu l'attention des économistes, dès les années 1960. Jean-Charles Asselain, Louis Fontvieille, Alain Carry se sont efforcés de reconstituer, sur des périodes plus ou moins longues, la trajectoire des dépenses d'éducation. Du tableau manuscrit conservé dans les archives à la série rétrospective construite par l'économiste, en passant par la statistique officielle, les données sont surabondantes et bien sûr, elles ne coïncident jamais parfaitement. Ce sont des « données floues et en flux », pour reprendre la belle formule de Fabien Cardoni.

L'historien est donc confronté à un choix : essayer de mettre de l'ordre dans ce chaos en cherchant à établir des séries statistiques rétrospectives cohérentes, ou considérer que le brouillard qui se dégage de cette surabondance de données est intéressant en lui-même, parce qu'il révèle la pluralité des points de vue.

Les deux stratégies ont leurs avantages et leurs inconvénients. J'ai choisi la seconde car, grâce aux travaux des économistes, je disposais déjà d'évaluations quantifiées de la trajectoire des dépenses d'éducation de l'État. On peut certes discuter certains des choix méthodologiques effectués par eux, mais si j'avais voulu, à mon tour, reconstituer des séries longues détaillées, cette tâche aurait absorbé la totalité de mon temps et de mon énergie pour un résultat qui aurait lui aussi présenté des limites. Il m'a semblé plus intéressant, puisque les grandes tendances étaient déjà connues, d'essayer non pas de regarder à travers les données pour saisir une réalité (l'effort de l'État en matière d'éducation), mais de regarder ce foisonnement lui-même, de comprendre la fabrique des chiffres, leur circulation, leurs usages, leur efficacité propre... Je me suis pour cela inspirée des travaux d'Alain Desrosières sur l'histoire de la quantification, pour appréhender le chiffre comme construction sociale. Dans cette avalanche de données, les données figurant dans les lois de finances se distinguent parce qu'elles sont – en principe – performatives. On veut y voir, par excellence, l'expression d'un choix politique. C'est pour partie une illusion : l'immense majorité du budget est déjà prédéterminée par les dépenses passées, par des décisions juridiques – des éléments sur lesquels nul n'a de prise. Construire le budget, c'est d'abord anticiper correctement des évolutions inéluctables, et pas seulement décider. Mais la frontière n'est jamais claire, « l'inéluctable » n'est jamais certain, et c'est sur ce flou que se jouent les rapports de force entre « budgétaires » et « dépensiers », pour reprendre le jargon de la direction du Budget.

On pourrait, en un sens, distinguer trois catégories de données : les données descriptives, comptables ; les données prescriptives, qui orientent l'action ; et enfin, les données démonstratives, dont on se sert comme justification pour les politiques publiques. Pour illustrer ce dernier cas, on peut penser à la « règle d'or de Jules Ferry » dont vous parlez dans votre premier chapitre.

Cet exemple est particulièrement frappant parce que l'efficacité rhétorique du chiffre est dépourvue de tout fondement matériel. De quoi s'agit-il ? En 1944, les Jeunesses communistes proposent de suivre l'exemple de Jules Ferry qui aurait consacré un sixième du budget de l'État à l'Instruction publique. Ce chiffre est repris par Georges Cogniot dans le projet de réforme du Parti communiste publié à la Libération, donnant une très large publicité à ce qui devient dès lors la « règle d'or de Jules Ferry ». Cette « règle d'or » – erreur ou canular – n'est qu'une légende. Elle n'en devient pas moins un accessoire redoutable des joutes parlementaires, utilisé à l'envi par les communistes et les syndicats enseignants. Qui pourrait contester le bien-fondé d'une règle édictée par la figure tutélaire de l'école républicaine ?

Il faut attendre le milieu des années 1960 pour que « la règle d'or de Jules Ferry » sombre dans l'oubli, tout simplement parce que la cible est non seulement atteinte, mais dépassée, et ce non pas grâce à la gauche, mais sous un gouvernement gaulliste. Les documents de la campagne de de Gaulle pour l'élection présidentielle de 1965 alignent une multitude de chiffres pour démontrer la réussite du nouveau régime, et l'école y figure en bonne position. Ne reste plus à l'opposition qu'à dénoncer l'inadéquation d'une règle, rendue obsolète par l'explosion scolaire.

Quand on travaille sur des données chiffrées, on peut être tenté de rechercher le « chiffre juste », celui qui décrirait correctement la réalité, à la différence des données « biaisées » par les protagonistes – qu'il

s'agisse du Budget, de l'Éducation nationale ou des syndicats, etc. Mais cette quête du chiffre juste est bien souvent illusoire. Il y a, certes, des chiffres fantaisistes ou dépourvus de tout fondement empirique. La règle d'or en est un bon exemple. Mais, le plus souvent, pour saisir un même phénomène – par exemple, mesurer la croissance du budget de l'Éducation nationale d'une année sur l'autre –, il y a plusieurs « bonnes » façons de faire. Le plus important est de comprendre sur quelle base et pour quelles raisons les protagonistes ne mettent pas en avant les mêmes données. Dans ses travaux sur le décompte des fonctionnaires, Émilien Ruiz a montré comment tirer parti d'un examen attentif de la pluralité des chiffrages, sans adopter pour autant une approche relativiste. Sa démarche « reconstructionniste » est attentive à la pluralité des conceptions que reflètent les chiffrages concurrents, mais aussi aux tendances, aux intervalles dans lesquels se situent ces évaluations. Cette approche peut aussi s'appliquer aux données budgétaires.

Pour continuer sur la question des données, pourriez-vous revenir sur les évolutions techniques de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui transforment profondément leur production mais aussi leur utilisation ?

Dans cette période, ce ne sont pas tant les procédures de recueil de données qui changent que les conditions de leur agrégation et de leur circulation. Pour la remontée des données, on utilise des formulaires d'enquête qui présentent des caractères assez proches de ceux qu'on pouvait utiliser au XIX^e siècle.

En revanche, les outils employés pour agréger ces données changent du tout au tout. Dans les années 1950-1960, beaucoup de calculs se font encore à la main, y compris à la direction du Budget. Au début des années 1960, les administrateurs n'ont pas tous une calculatrice à leur disposition. Pour manipuler un volume important de données, on a parfois recours à la mécanographie, par exemple pour

élaborer les budgets fonctionnels, qui proposent une présentation des données budgétaires par grande fonction : le processus est particulièrement laborieux. L'informatique de gestion se répand dans les administrations à la fin des années 1960. Mais le temps d'ordinateur est une donnée rare et coûteuse. Au début des années 1980, la majorité des administrateurs n'ont accès qu'à des tirages papiers et non aux données sources elles-mêmes. La diffusion des micro-ordinateurs personnels s'opère dans le courant de cette décennie. Il devient beaucoup plus simple de calculer des pourcentages, de construire graphiques et tableaux : cela se reflète dans les notes des administrations. Chacun peut manipuler de manière plus sophistiquée les données dont il dispose mais la circulation des données elles-mêmes dépend encore, pour l'essentiel, de la diffusion papier. C'est une différence majeure par rapport à la situation actuelle où le développement des bases de données, des réseaux intranet et Internet, et la mise en ligne en *open data* d'un nombre croissant de données les rendent directement et simultanément accessibles à un grand nombre d'utilisateurs.

À propos de la manipulation des données, pourriez-vous revenir sur les catégories de données sur lesquelles s'appuyait l'administration au début de la période que vous étudiez ?

Les données démographiques sont centrales pour l'élaboration du budget de l'Éducation nationale. C'est l'Institut national d'études démographiques qui sonne l'alerte, dès 1948, sur la pression que vont exercer sur l'école les naissances de l'après-guerre et les déplacements de population. Mais les données démographiques ne permettent pas, à elles seules, d'anticiper correctement le nombre d'élèves. Il faut aussi compter avec l'élévation des taux d'accès aux différents niveaux de formation – visible dans les statistiques, bien avant le report à 16 ans de la fin de l'instruction obligatoire, décidé en 1959. Enfin, la réorganisation

des séries du baccalauréat, les modifications apportées à l'orientation ou le recul du redoublement affectent aussi les effectifs d'élèves. Il est donc très difficile d'anticiper correctement le nombre d'élèves et leur localisation, alors que ces éléments déterminent les besoins en locaux scolaires et en enseignants.

En regard, les décisions budgétaires relatives à l'Éducation nationale tiennent aussi compte des données macroéconomiques. La France se dote, dans les années 1950, d'un système de comptabilité nationale, élaboré par le Service des études économiques et financières. Ces données macroéconomiques forment le soubassement du travail de prévision macroéconomique, qui permet d'estimer la trajectoire des recettes de l'État, liées à la croissance et à l'inflation. La première étape de l'élaboration du budget consiste à comparer l'évolution des recettes à la trajectoire spontanée des dépenses. Ce sont ces évaluations qui permettent, dans les années 1960, d'identifier le volume des crédits pouvant être affectés à des politiques nouvelles et, depuis les années 1970, de prendre la mesure des efforts à demander aux administrations pour éviter de creuser le déficit.

En quelque sorte, on passe de la description à la prévision, puis de la prévision à l'action, dans l'idéal-type de la prise de décision administrative. Ce que vous montrez, ce sont justement les décalages et les chevauchements, voire les enchevêtrements entre ces différentes étapes. Quel rôle jouent les données, et la modalisation mathématique, dans la prise de décision ?

Au début des années 1960, le commissaire général au Plan, Pierre Massé, fonde de grands espoirs sur les possibilités offertes par ce qu'il appelle « l'aventure calculée ». À cette époque, l'économie de l'éducation connaît un véritable essor sur les campus américains, dans le sillage des travaux de Gary Becker et de Theodore Schulz. Leurs

travaux proposent une mesure du rendement des dépenses privées d'éducation. Certains espèrent alors transposer cette approche aux dépenses publiques d'éducation et mesurer les effets d'une augmentation de ces dépenses sur la croissance économique. Les résultats sont décevants.

Les modèles macroéconomiques utilisés dès la fin de la décennie pour dessiner des trajectoires de croissance, orienter la planification et éclairer les choix budgétaires ne traitent pas la dépense d'éducation comme une dépense d'investissement mais comme une dépense de consommation des administrations : c'est un coût, et pas une source de richesse. L'irruption de ces modèles macroéconomiques modifie le rapport de force entre les protagonistes de la planification. Que peut dire un syndicat face à un modèle de prévision qui inclut des milliers de données et d'équations et conclut en défaveur d'une augmentation des dépenses sociales (éducation ou santé), au motif qu'un tel choix aurait pour effet de dégrader les finances publiques et de compromettre la croissance future ?

Du reste, il ne faudrait pas imaginer un processus de décision exclusivement guidé par la quête de l'intérêt général, éclairé par des jeux de données et des modèles de prévision de plus en plus sophistiqués. L'intérêt général ne vote pas !

Pour conclure, pourriez-vous nous expliquer pourquoi vous avez fait le choix de clore votre livre par un long épilogue d'une quarantaine de pages, qui couvre la période allant des années 1990 jusqu'à nos jours ?

J'ai suivi, en cela, le conseil des Presses de Sciences Po. On attend de l'historien de la seconde moitié du XX^e siècle qu'il soit capable de pousser la réflexion jusqu'à aujourd'hui. Cela permet de toucher un public plus large. Quant à moi, j'avais pu apprécier, au fur et à mesure de ma recherche, que les mécanismes mis en lumière se retrouvaient très largement dans les périodes ultérieures, qu'il s'agisse de

la dimension électoraliste de certains arbitrages, du cadre fixé par la trajectoire de la croissance économique ou du rôle structurant joué par la lutte contre le chômage dans les décisions relatives à l'éducation. Je n'ai pas confronté ces intuitions aux archives – pour l'essentiel encore sous dérogation – mais je me suis appuyée sur une large documentation imprimée (documents parlementaires, rapports de la Cour des comptes, documents budgétaires, presse, etc.). La présentation sous forme d'épilogue met clairement en lumière la différence de statut entre ces deux parties du texte. D'autres chercheurs pourront explorer, de façon plus fouillée et mieux documentée, les décennies les plus récentes, mais ce texte pose des jalons pour l'interprétation des évolutions contemporaines. C'est aussi une façon d'éviter un mésusage de mes propres travaux dans le débat public.

La technicité croissante de l'action publique creuse un fossé entre l'administration et les citoyens : le rôle joué par les modèles de prévision macroéconomiques n'est qu'un exemple parmi bien d'autres. Sauf à se résigner au « mal-gouvernement » – selon la formule de Pierre Rosanvallon –, il faut trouver des voies pour mieux articuler le jeu démocratique et la technicité des politiques publiques. Les idées ne manquent pas, de la mise en ligne, sur Git-Hub, des modèles utilisés par la direction du Trésor jusqu'à l'organisation de conventions citoyennes. C'est cette préoccupation qui me conduit à répondre favorablement aux sollicitations des journalistes, dans la mesure où mon expertise me le permet.

Entretien mené par Jules Plassart (2022 I)

Horizons croisés

Jean Audouze et Bai Ming, Tournefeuille, L'Étincelle nomade, 2025.

Ce splendide ouvrage, richement illustré, est l'expression d'un multiple dialogue : entre un astrophysicien, notre camarade Jean Audouze, ancien directeur du palais de la Découverte, auteur notamment de *Conversations sur l'invisible* et de *Secrets du cosmos*, et le céramiste Bai Ling, dont les œuvres sont exposées dans le monde entier, en particulier au British Museum et au musée Cernuschi ; entre deux cultures, européenne, héritière d'Empédocle et de ses quatre éléments, et chinoise, qui, comme le rappelle Bai Ling dans le dialogue introductif, postule cinq éléments : la terre, l'eau, le feu, le bois et le métal ; entre le monde de l'infiniment grand et celui de nos objets à l'échelle humaine ; entre l'univers physique et celui de l'art.

Les correspondances sont manifestées par les très belles illustrations, qui juxtaposent sur une même page une vue planétaire ou cosmique et une ou plusieurs céramiques : ainsi, un volcan à la surface de Ganymède et, en dessous, le détail d'une porcelaine au beau titre d'*Idéal imparfait* (p. 69) ; ou un détail d'une porcelaine de la même série jouxtant des débris de roches éruptives à la surface de Mars (p. 86).

Dans l'échange qui ouvre le livre, Jean Audouze et Bai Ming exposent leurs approches respectives de la lumière, des éléments, de l'univers, de l'art et de la science, et mettent en évidence leurs convergences : « Nos visions de l'Univers sont liées [...] En tant qu'astrophysicien, je suis moi-même influencé par la vision que certains artistes peuvent en avoir », constate Audouze (p. 13). Et Bai Ming de répondre (p. 14) : « Les horizons artistiques et les horizons scientifiques se croisent régulièrement... La science a beaucoup influencé ma façon de voir le monde



et donc de créer. » Et il précise avec humour (p. 23) : « Je reconnais qu'il m'arrive de penser que la Terre, l'objet de vos recherches, est la plus grosse céramique qui existe. » Tous deux remarquent que cette convergence se manifeste notamment dans la relation complexe qui unit, dans l'univers physique comme dans celui de la création, la prévisibilité et la contingence dans le rapport au temps.

Ce dialogue est ensuite décliné et explicité à travers une série de chapitres, chacun consacré à un thème : la lumière, l'espace, le temps, la terre (et la Terre), l'eau, l'air, le feu, la vie... Chacun est ouvert par une page d'explications scientifiques précises mais parfaitement intelligibles pour le lecteur profane. Entre les illustrations croisées de paysages célestes et de céramiques se glisse un petit feuillet en papier bible où Bai Ming nous livre quelques pensées, en chinois et en français. J'en relève une (p. 35) : « L'art chinois accorde une grande importance au "blanc" et chacun peut s'appuyer sur cet espace vide pour développer l'imagination, laisser s'épanouir l'esprit et permettre le déploiement d'un style. »

Le dernier chapitre est consacré à l'émerveillement : devant la beauté de l'Univers mais aussi devant « la finesse de l'organisation de la matière à tous les niveaux » (p. 89). Tasses et plats de porcelaine voisinent dans ce chapitre avec la lune, la constellation de Persée et la Terre vue de l'espace. Il résume la leçon profonde du livre.

Stéphane Gompertz (1967 I)

L'Œil capitaliste. Musées, commerce et colonisation

**Sophie Cras, Paris, Flammarion, coll.
« Terra incognita », 2026, 298 p.**



Qui se doute qu'avant d'accueillir des collections d'art, la Bourse de commerce de Paris fut à la fin du XIX^e siècle l'un des fleurons des musées commerciaux aujourd'hui oubliés ? Voilà en quelle *terra incognita* l'historienne de l'art Sophie Cras se propose d'investiguer dans *L'Œil capitaliste*. L'autrice invite à exhumer ces formes muséales, nées pour servir d'instrument de politique commerciale au sein des empires coloniaux, de manière à révéler leur contribution à la construction et à l'entretien d'un regard spéculateur et idéologique sur le monde, qu'elle appelle « l'œil capitaliste ». L'ouvrage contribue ainsi aux réflexions actuelles en histoire de l'art autour des contextes d'apparition des formes dont nous héritons et de leur possible décolonisation.

Sophie Cras s'emploie d'abord à analyser la conception des musées commerciaux et coloniaux (chap. 1-3), puis elle s'intéresse au fonctionnement *in situ* de ces structures muséales (chap. 4-6), avant d'étudier leurs sorts divers, entre disparition et transformation (chap. 7-10). Elle s'y efforce de subsumer les particularités des nombreux musées qui ont fleuri partout dans le monde, entre les années 1880 et 1910, aussi bien à Bruxelles qu'à Tamatave, à Sydney, à Philadelphie ou encore à Calcutta. En une visite, le public d'industriels, négociants et autres professionnels du commerce devait pouvoir se faire une idée des importations et des exportations du pays et de ses colonies, non seulement grâce à l'exposition de matières premières et de produits manufacturés, mais aussi par la centralisation de



l'information économique. À leur origine, les musées commerciaux ont donc été pensés pour être des musées « utiles ». Rapidement, au cours des années 1910-1920, ils disparaissent en tant que tels et leurs collections sont perdues, détruites ou démantelées avant d'être redistribuées. Ce qui des collections est conservé ne se fait désormais plus valoir par son utilité pratique mais tient sa valeur du plaisir qu'il peut susciter, en particulier chez un public profane. Aujourd'hui, les parties conservées des collections se retrouvent dans des musées d'art et d'histoire, dans des musées d'art décoratif ou encore dans des musées industriels, où leur passé commercial est bien souvent occulté.

Avec *L'Œil capitaliste*, Sophie Cras propose un travail colossal de synthèse sur les musées commerciaux, qu'elle approche par les prismes de l'histoire économique, de l'histoire coloniale ou encore de l'histoire de l'art. À côté des exemples français et européens, l'autrice développe aussi des cas particuliers, en Inde, à Madagascar ou aux États-Unis d'Amérique. Elle s'appuie sur un riche panel de sources, allant des rapports officiels à des extraits de journal intime, en passant par des coupures de presse ou des programmes d'études. La principale force de l'ouvrage vient surtout de l'attention portée à l'iconographie foisonnante, décrite avec précision et méthode, et de sa sensibilité à la muséographie. Sophie Cras parvient ainsi à restituer avec brio le regard sur le monde que construisent ces musées.

Malgré ses efforts pour saisir l'organisation concrète de ces structures, l'étude reste toutefois assujettie aux observations formulées par les spécialistes et administrateurs dans les sources. Elle s'arrête peu sur deux maillons essentiels pour comprendre l'œil capitaliste, à savoir le personnel des musées et le public profane. Dans la mesure où les objets étaient catégorisés sous des étiquettes, il aurait été opportun de savoir qui était responsable de ces

catégories. Les mentions du personnel ne sont certes pas absentes, mais l'autrice s'en tient à ses fonctions officielles, sans pouvoir en proposer une sociologie. Il en est de même pour le public profane, dont est précisée tout au plus l'identité civile. Or, il importe de se faire une idée de l'origine aussi bien du personnel que du public non spécialiste pour pouvoir comprendre à quelles échelles avaient pénétré le mode de pensée et la façon de voir capitalistes. Au fond, une question reste encore à élucider : comment se forme l'œil capitaliste ? L'étude contribue clairement à montrer que les musées commerciaux l'entretiennent et s'adaptent à ses mutations, mais elle reste plus silencieuse sur sa constitution propre.

Le livre de Sophie Cras n'en demeure pas moins un apport précieux pour qui s'intéresse à l'histoire des musées et aux structures qui les sous-tendent. Il permet de se figurer un musée tourné vers le présent et l'avenir plutôt que vers le passé, où le public est invité à occuper un rôle actif. Du même geste, cet éclairage permet de prendre la mesure de ce qui, du capitalisme, continue à régir les musées que nous pouvons fréquenter aujourd'hui, à l'heure où « l'économie n'utilise plus le musée pour se dévoiler, mais pour se voiler » (Conclusion, p. 248).

Hugo Chane Kaye Bone (2023 I)

Le Sherpa. Mémoires d'un diplomate aux avant-postes de l'Histoire

Philippe Étienne, Paris,
Tallandier, 2026, 400 p.

Les normaliens publient

234

L'Archicube n° 40

 Dans la digne tradition des diplomates mémorialistes, l'ambassadeur de France Philippe Étienne (1974 s) publie pour la première fois ses *Mémoires*, retraçant une remarquable carrière qui l'a conduit à être témoin et acteur privilégié du devisement du monde. Formé aux mathématiques rue d'Ulm, c'est pendant sa scolarité à l'ENA qu'il se découvrira une vocation de diplomate. Il rejoindra le Quai d'Orsay en 1980, non sans avoir obtenu un report pour présenter l'agrégation de mathématiques.

Après une (trop) brève évocation du Quartier latin, le premier mouvement du livre est celui d'un long voyage à travers la *Mitteleuropa*, au gré des affectations. De Bonn à Belgrade en passant par Moscou, le jeune conseiller politique est aux premières loges de la chute de l'URSS et de l'ouverture vers l'Ouest des jeunes démocraties postsoviétiques durant ce tour-nant si particulier des années 1980 et 1990. À cet égard, signalons comme particulièrement digne d'intérêt le chapitre IX, « L'Europe de la vie quotidienne (1997-2002) », vivante description, depuis Bruxelles, d'une Union européenne en construction, s'élargissant vers l'Est.

Sa première nomination comme ambassadeur, à Bucarest en 2002, marque le début d'une période qui le voit accéder aux postes les plus exigeants de la diplomatie française :

directeur de cabinet du ministre des Affaires étrangères, qui est alors l'iconoclaste Bernard Kouchner ; représentant permanent auprès de l'Union européenne ; ambassadeur de France en Allemagne.

L'élection d'Emmanuel Macron en 2017 lui fait quitter Berlin pour Paris, où il rejoint le cabinet du président de la République comme conseiller diplomatique, notamment chargé de la préparation des sommets du G7/G20 (et donc « sherpa », par analogie himalayenne). Deux ans plus tard, il sera nommé ambassadeur à Washington, pendant l'une des périodes les plus cruciales des relations franco-états-uniennes : fin du premier mandat de Donald Trump, crise des sous-marins australiens et enfin invasion de l'Ukraine.

Plus que le récit de vie de l'ambassadeur Philippe Étienne, cet ouvrage dense invite à s'interroger sur les causes profondes des conflits et la manière dont on peut en avoir une vision prospective. Il offre un panorama précis et très bien informé des grandes crises dressé par l'un de leurs acteurs clés, au plus proche des décisions depuis trois décennies. Les lecteurs curieux de géopolitique apprécieront d'en explorer les coulisses – telles les grandes manœuvres et les réponses diplomatiques françaises et européennes aux épreuves de la dette grecque, du Covid ou du nucléaire iranien.

Sous la plume d'un Européen convaincu, ce texte nécessaire en cette époque d'incertitude et de polarisation croissante est un puissant rappel du pouvoir du dialogue. On pourra simplement regretter la pudeur toute diplomatique de l'auteur, toujours prompt à minimiser son propre rôle devant l'ampleur des événements qu'il décrit.

Kanan Marteil-Agarwal (2024 s)

Insaisissable énergie

Marc Lachièze-Rey, Malakoff,
Dunod, 2026, 253 p.

L'astrophysicien Marc Lachièze-Rey (1969 s) consacre ses différents ouvrages à démontrer combien des concepts apparemment communs et compris par tous comme le temps, le vide, l'infini et, dans le cas présent, l'énergie, se révèlent d'une complexité phénoménale et constituent pour la physique des énigmes qui sont bien loin d'être comprises et donc résolues.

La notion d'énergie joue un rôle capital dans nos vies individuelles et collectives : l'actuel déroulement du conflit entre les États-Unis et Israël, d'une part, et l'Iran, d'autre part, en fournit la preuve indubitable. Ce livre s'emploie à démontrer combien cette notion est complexe et donc « insaisissable ». Pour ce faire, l'auteur nous propose un voyage en trois étapes dans le monde de l'énergie : 1/ le domaine de la vie de tous les jours, encore dit de la physique classique, essentiellement newtonienne où l'énergie peut se comprendre via la formule $E = \frac{1}{2} k_B T$ (où k_B est la constante de Boltzmann), c'est-à-dire qui marque sa proportionnalité à la température T ; 2/ celui de la physique relativiste où $E = Mc^2$ (M est la masse de la matière inerte et c la vitesse de la lumière) – c'est le domaine de l'astronomie et de la cosmologie; et 3/ celui de l'infiniment petit, du quantique où $E = h \nu$ (h est la constante de Planck et ν la fréquence du rayonnement).

L'énergie dans la vie de tous les jours est bien comprise par la physique classique : il s'agit de la thermodynamique considérablement étudiée au cours du XIX^e siècle qui fait la distinction entre le travail et la chaleur, qui est fondée sur le principe de conservation de l'énergie et sur celui de Carnot selon lequel on

ne peut utiliser qu'une partie de l'énergie disponible. Les deux premiers chapitres de du livre offrent une description particulièrement claire de la thermodynamique classique et de ses concepts comme celui de l'entropie.

Les chapitres 3 et 4 sont consacrés au monde de la relativité qui concerne le macrocosme. Au chapitre 3, l'auteur montre comment la célèbre formule $E = Mc^2$ se déduit de la théorie de la Relativité restreinte de 1905. Puis il évoque les relations entre l'énergie et la gravitation qui gouverne la géométrie de l'espace-temps, selon la théorie de la Relativité générale de 1917. Le chapitre 4 est essentiellement astrophysique puisqu'il traite de l'énergie dans l'Univers à travers des exemples emblématiques tels que les trous noirs, la nucléosynthèse ou encore différents « messagers du cosmos » tels que les sursauts gamma, les neutrinos ou encore les ondes gravitationnelles, et qu'il se termine en s'interrogeant sur ce que pourrait être une entropie « cosmologique ».

La complexité du concept d'énergie augmente encore d'un cran dans la troisième partie du livre constituée de ses chapitres 5 et 6. Rappelons-nous que l'énergie fut la première grandeur physique à être quantifiée par Planck en 1901 dès l'origine de cette théorie. Le chapitre 5 intitulé « énergie et physique quantique » constitue un exposé condensé de la physique quantique; de fait, les liens entre l'énergie et le temps sont plus importants dans cette physique qu'en physique classique : dans son livre *Voyager dans le temps*, Marc Lachièze-Rey a démontré la complexité du concept de temps – nous ne sommes donc pas surpris que le terme d'énergie soit lui-même difficile à comprendre en physique quantique. Le chapitre 6, dévolu à l'examen des rapports entre la gravité et cette physique, évoque en particulier l'énergie d'un état quantique et celle d'un champ quantique et se pose la question d'une énergie répulsive en cosmologie. La



brève conclusion de ce livre très instructif qui rappelle et souligne l'importance du concept d'énergie dans la physique contemporaine est que les questions que l'énergie pose aux physiciens sont loin d'être résolues.

Insaisissable énergie n'est donc pas un livre de vulgarisation scientifique au sens classique de ce terme mais sa pertinence, son utilité et donc son importance sont indéniables : il doit, selon moi, être lu et, si possible, compris par tout étudiant en licence et en maîtrise de physique ainsi que par la communauté astrophysique en raison de la qualité de sa présentation de la physique et de la cosmologie et de la façon dont les différentes interrogations, relatives à ce concept si important d'énergie, sont exposées. Cet ouvrage non seulement scientifique mais aussi épistémologique devrait également inspirer les philosophes des sciences qui cherchent à comprendre l'évolution de la physique, de ses outils et de ses concepts.

Jean Audouze (1961 s)

L'Amour bezzef

Lila Lakehal, Rémalard-en-Perche, Les Traceuses, 2025, coll. « Incantare », 21 p.



Née à Alger en 1985 et arrivée en France à l'âge de 5 ans, Lila Lakehal intègre l'École normale supérieure en 2005 et y étudie, entre Paris et Londres, la géographie, la philosophie et les sciences humaines. À partir de 2010, elle entame un parcours professionnel riche et diversifié, marqué par un engagement dans le champ social, d'abord au sein du service public en tant que conseillère du président du conseil régional d'Île-de-France de 2010 à 2015, puis en tant qu'urbaniste dans une entreprise sociale. C'est en 2015 qu'elle développe véritablement son activité créative en cofondant le groupe de rock indépendant Sliwane et en publiant ses premiers textes dans des revues littéraires, puis en créant un podcast intitulé Mashi Miskina (« je ne suis pas une victime »), en animant des ateliers d'écriture et, plus récemment, en rejoignant le collectif radiophonique « La Bouche », qui vise à promouvoir la création musicale et littéraire des femmes et minorités de genre. *L'Amour bezzef* n'est pas seulement le premier recueil de poésie publié par les éditions Les Traceuses, c'est aussi le premier recueil de poésie de son autrice, écrit à l'aube de ses 40 ans et vécu par elle comme une renaissance.

« *Bezzef* » est un adverbe d'arabe dialectal qui signifie « beaucoup » ou « trop », et il y a en effet quelque chose d'ironiquement paradoxal dans l'ambition de Lakehal à vouloir contenir ce trop-plein d'amour, l'amour sous toutes ses formes, dans ce fin recueil d'une vingtaine de pages. Car l'amour dont il est question ici est à la fois familial, filial et sororal ; c'est aussi l'amour de Lila Lakehal pour ses cultures (berbère, kabyle, française), son amour de la vie, la sienne et celles à venir. En somme, cet amour est, à l'image de la reliure cousue main



du recueil, ce qui constitue le fil directeur du livre, « le lien, le liant, la glue, le miel qui tient tout » (Lila Lakehal).

Comme un clin d'œil moderne et métissé à Baudelaire, à qui l'on donnait de la boue pour qu'il la change en or, Lakehal se donne pour mission de changer le « seum » (de l'arabe « sèmm », venin) en miel. Ce souci du beau, elle le partage avec sa maison d'édition, qui défend une conception artisanale du livre. Le recueil, troisième ouvrage publié chez Les Traceuses, n'échappe pas à la règle : c'est d'abord un bel objet, un « beau livre » au sens propre du terme, avec sa reliure japonaise cousue main et la gravure noire sur fond jaune vif qui orne la première de couverture. Elle est l'œuvre de Charlotte Alessandri et représente « un (h)être tortueux, arbre rhizomatique », à l'image de la structure du recueil et des poèmes eux-mêmes. À l'intérieur du livre, ce sont ces pages noires qui interpellent, noires sous blanc, puisque le texte s'y détache en lettres claires sur fond sombre.

Or, comme le mentionnent Les Traceuses sur leur site, l'attention qu'elles portent aux matières constituant ce qu'elles produisent concerne « d'abord les langues, [...] et puis les encres et les papiers ». Il apparaît clairement, dès le titre franco-arabe du recueil, que le plurilinguisme et la polysémie sont au cœur du travail poétique de Lila Lakehal, qui, dans *L'Amour bezzef*, fait se rencontrer le français, l'arabe, l'anglais, et propose ainsi deux niveaux de lecture : d'abord le plaisir d'entendre des sonorités nouvelles aux oreilles de non-arabophones, ensuite l'effort d'aller rechercher quelques mots de vocabulaire pour mieux saisir toute l'inventivité lexicale de l'autrice, dont l'écriture se nourrit du dialogue entre les littératures française et algérienne. En fin de recueil sont ainsi remerciés l'écrivain algérien Kateb Yacine (1929-1989), l'écrivaine franco-algérienne Assia Djebar (1936-2015, première

femme algérienne à intégrer l'ENS en 1955), la poétesse et romancière française Laura Vazquez (née en 1986).

À cette pluralité des langues s'ajoute une pluralité des voix, laquelle favorise également une lecture plurielle des poèmes. Tout au long du recueil, « je » est une autre, je est « elle », « elle » est « elles », mères, grands-mères, filles et petites-filles partagent une identité commune mais qui se veut toujours en mouvement car « la voix est libre ».

La principale force du recueil de Lila Lakehal réside dans sa capacité à se présenter comme une œuvre à la fois profondément intime et politique, en donnant la parole à des voix féminines et féministes, en employant ponctuellement un vocabulaire féministe, emprunté entre autres à Hélène Cixous et Audrey Lorde. Si certains termes militants (« *manspreading* », « *womancrossing* ») peuvent déconcerter un lecteur non initié, ils s'inscrivent cependant dans une écriture résolument non binaire, en aucun cas manichéenne.

« Je suis queer et racisée

et je ne suis pas queer et racisée

Je suis telle que je me nomme avant la fin de l'été »

Le travail sur la typographie, en l'occurrence l'emploi de différentes polices de caractères, le jeu sur la taille, le placement sur la page et la transparence de certains mots contribuent à produire des textes complexes, ni tout noirs, ni tout blancs. De même que, sur le plan thématique, les poèmes du recueil oscillent sans cesse entre ombre et lumière, entre le soir du ramadan, souvenir de l'enfance, et le petit-déjeuner pris avec son propre enfant ; entre la nuit de Lila, la mère, et à la lumière de Noor, la fille, à laquelle est dédié ce premier recueil.

L'Amour bezzef, une fois refermé, appelle à une lecture à voix haute, à une ou plusieurs voix, par soi-même ou en allant écouter les

performances qu'en a déjà données l'autrice, disponibles sur ses réseaux sociaux ainsi que sur ceux de ses éditrices. Héritage de l'oralité kabyle, influence du chant qu'elle pratique sous le nom de Taos Omri, mais aussi hommage aux puissantes voix féminines de Nina Simone, Patti Smith, Lauryn Hill (née en 1975), Taos Amrouche (écrivaine et interprète de chansons traditionnelles kabyles, 1913-1976), l'écriture incantatoire de Lila Lakehal inaugure une collection du même nom chez les Traceuses. Souhaitons que son prochain volume nous charme autant que celui-ci.

Claire Tambarin (2019 I)

L'Oligarchie des Trente à Athènes (404-403 av. J.-C.). Sources et histoire

Dominique Lenfant (dir.), Paris, Les Belles Lettres, 2026, 814 p.

Il est des livres si commodes que l'on oublie, après leur publication, comment on faisait auparavant. *L'Oligarchie des Trente à Athènes* en fait partie. Synthèse collective de l'ensemble des sources grecques et latines, cette entreprise se signale comme une somme précieuse pour comprendre ce moment fondamental de l'histoire de l'Athènes classique, où la démocratie fut renversée et remplacée par un régime oligarchique, dirigé par trente hommes.

Le premier intérêt de l'ouvrage est de proposer en un seul volume « un nouvel examen critique de l'ensemble des sources, rarement prises en compte dans leur totalité » (p. 9). Le sous-titre souligne déjà cet aspect fondamental : sources littéraires, source archéologique et sources épigraphiques s'y succèdent. Toutes sont données dans une version bilingue et ont donné lieu à une retraduction, le cas échéant. Pour les sources littéraires, la traduction française apparaît après chaque section du texte, et non en un seul bloc après le texte entier, ce qui en facilite grandement la lecture.

Synthèse, cette somme ne se borne pas à une compilation érudite. Trois moments la rythment : introduction et cadre général ; présentation des sources, traduites et annotées ou commentées ; approches historiques. Le propos, sans jamais perdre en clarté, est habité par un certain souci d'exhaustivité, repérable aussi dans les approches historiques.

Dans cette partie, tous les éléments de l'épisode oligarchique sont passés au crible, de façon chronologique et thématique : d'abord les bouleversements que connaît Athènes, de la prise de pouvoir à l'amnistie, en passant par l'usage de la violence ou encore le rapport des Trente aux dieux. Cette section laisse ensuite place à une approche fine et systématique des acteurs, en élargissant peu à peu la focale : en premier lieu, sont examinées les quatre grandes figures des Trente, à savoir Thérémène, Critias, Thrasybule et Lysandre ; après quoi, les auteurs mènent une étude méthodique des groupes sociaux (prosopographie des Trente, riches, opposants, expulsés et exilés, forces militaires, athéniennes, métèques, esclaves) ; enfin, le rôle et la réaction des autres cités sont mis en avant. Les deux dernières sections se concentrent sur les idées déployées par le régime des Trente et, enfin, sur quelques aspects de la postérité de l'épisode oligarchique.

Ces trajectoires débordent même la période étudiée : quatre développements variés sont ainsi exposés, des orateurs attiques à la France de Vichy, en passant par les auteurs grecs d'époque impériale et les références aux Trente dans la France du XVIII^e siècle. En particulier, la partie sur Vichy (p. 736-744) pourra intéresser des lecteurs non spécialistes : en se concentrant sur les écrits de Pierre Jouguet (*Révolution dans la défaite. Études athéniennes*, 1942) et de Jules Isaac (*Les Oligarques. Essai d'histoire partielle*, achevé en 1942 et publié en 1945), cette notice présente la manière dont ces auteurs appliquent l'histoire ancienne au temps présent et inversement, sans forcer le parallèle, pour penser l'avènement d'un régime antidémocratique. La présence de certains de ces prolongements reste toujours pertinente et intéressante, quoiqu'elle ne soit pas véritablement amenée par la logique de l'ouvrage.

Une chose est sûre : cette synthèse démontre toute la diversité des situations des acteurs. Même au sein des Trente, les informations

dont on dispose « montrent bien qu'il existait des courants différents » (p. 561). Il s'agit de considérer l'évènement sous tous les angles, ce qui permet de revenir sur des points essentiels : ainsi, la notice sur « Les riches » (p. 567-581) souligne bien le régime des Trente n'était pas « un simple gouvernement *des* riches », ne serait-ce que dans la mesure où « les Trente et leurs partisans n'étaient pas toujours très riches, qu'ils visèrent des citoyens fortunés », parfois encore plus riches, « et qu'ils le firent non seulement pour des raisons politiques [...], mais aussi pour des raisons économiques » (p. 580).

Cet ouvrage se distingue ainsi par la riche pluralité des parcours qu'il propose. Outre les notices thématiques précédemment évoquées, le cadre général décrit au début du livre (p. 17-31) est approfondi par les développements sur les « bouleversements de la cité » (p. 413-522), le tout étant complété par l'« essai de chronologie » (p. 747-751). L'index général (p. 783-793) facilite la consultation de façon considérable ; à cette aide précieuse s'ajoutent les sept cartes et plans présents à la fin de l'ouvrage. C'est pourquoi un public relativement large peut y trouver son compte, par des consultations ponctuelles plus que par une lecture cursive. Il faut insister, justement, sur une de ses forces majeures : restituer à ce moment toute son épaisseur historique, sociale et politique et la rendre accessible. Voilà sans doute le plus grand mérite de cet ouvrage pour le moins complet, tout à la fois synthèse incontournable et outil de travail fort commode.

Zacharia Dadouch (2024 I)

Les deux vies de Cheng Maolan. Entre France et Chine : un astronome chinois dans la tourmente du *xx^e* siècle

Thierry Montmerle, Yves Gomas,
Yi Zhou, avant-propos de Pierre Léna,
Les Nans, 24 éditions, 2025.



Point n'est besoin d'être astronome ou sinologue pour comprendre et goûter cette belle biographie d'un éminent astrophysicien chinois qui vint tout jeune en France dans le cadre du « mouvement Travail-Études » et y passa plus de trente ans (1926-1957) avant de retourner dans son pays. Le récit est accompagné d'abondantes illustrations, photographies de lieux et de personnages, cartes géographiques, reproductions d'articles de l'époque, qui éclairent le contexte et agrémentent la lecture. Les noms chinois sont donnés en langue originale et dans la double transcription ancienne et moderne.

Tout en cernant de près la carrière et les relations multiples de Cheng Maolan, les auteurs mettent en évidence les zones d'ombre qui subsistent, tant sur certaines périodes de sa vie (les premières années de son séjour en France, son admission tardive à l'Institut franco-chinois de Lyon) que sur son caractère (notamment ses rapports avec sa famille). Le personnage reste à bien des égards mystérieux. Indéniable est en revanche son talent de chercheur, attestée en France par un prix de l'Académie des sciences et en Chine par la création d'un musée d'astronomie et de

technologie qui porte son nom. Tout aussi remarquable est l'énergie qu'il consacra à son travail, qu'il s'agisse d'enseignement ou du pilotage de grands projets comme le télescope de deux mètres à l'observatoire de Xinglong, pour lequel il parcourut sa province natale du Hebei à dos d'âne et qu'il n'eut pas la joie de voir achevé de son vivant. Notables aussi les liens de collaboration amicale qu'il sut nouer avec ses collègues tant chinois que français (notamment Charles Fehrenbach et Évyry Schatzman), qui le tinrent en haute estime.

Cheng Maolan fut ainsi, selon le mot de Fehrenbach, « pour ses amis le plus français des Chinois et pour ses compatriotes le plus chinois des Français ». À travers le récit de ces « deux vies », le livre nous plonge dans les deux mondes et nous fait revivre parallèlement leurs conquêtes scientifiques et leurs tribulations historiques. Son intérêt tient notamment à l'analyse de la transformation, tardive mais rapide, de l'astronomie chinoise millénaire, essentiellement descriptive, au contact des sciences et des techniques occidentales. Cette modernisation se heurta aux tumultes du temps : invasion par le Japon, guerre entre nationalistes et communistes. Vivant en France, Cheng Maolan échappa à ces tourmentes. Il fut aussi relativement épargné par les vicissitudes de l'Occupation. Il ne revint en Chine que bien après la révolution de 1949 (peut-être en partie à l'instigation de Zhou Enlai). Cependant, la politique le rattrapa lors du désastreux « Grand bond en avant », de la rupture avec l'URSS et surtout, sous sa forme la plus intolérante, de la Révolution culturelle qui retarda durablement le projet de grand télescope ; Cheng Maolan fut considéré comme une « autorité académique réactionnaire » et relevé de son poste de dirigeant d'observatoire, victime, heureusement pour un temps seulement, du sinistre « la République n'a pas besoin de savants » qui semble aujourd'hui reflourir sous d'autres cieux.

Stéphane Gompertz (1967 I)

Renouer avec la Terre. Plaidoyer pour un nouveau sublime

Mathilde Ramadier, Paris,
Le Seuil, 2025, 176 p.

 Cet essai propose une enquête sur le sublime ponctuée de souvenirs personnels. Le sublime, loin d'être un genre poussiéreux de l'histoire de l'art ou même un concept philosophique esthétique, est une expérience vivante éminemment actuelle, au plus près du sensible, qu'il convient de nourrir, d'alimenter, et qui devient à son tour « ressource émotionnelle » (p. 84) pour vivre. L'auteure propose ainsi un parcours non linéaire entre généalogie philosophique du concept du sublime et randonnée vivante, aux stations choisies, parmi les monts et les vaux de l'histoire de l'art, du XVII^e siècle à nos jours.

La notion est analysée à l'aune de son héritage philosophique, depuis le *Traité* du Pseudo-Longin dans sa traduction par Boileau en 1701, qui le premier érige le sublime à la dignité du substantif, jusqu'à ses théorisations contemporaines par Michel Collot, Baldine Saint-Girons et Remo Bodei, en passant par les inévitables Burke et Kant. En revenant à la notion d'*aisthesis*, le sublime n'apparaît pas tant comme un surplus de beau que comme l'expérience d'un vertige, d'un niveau de puissance qui nous semble incommensurable, nous portant au ras du sentiment d'être vivant, au bord de l'anéantissement. C'est bien ce sens du sublime, « trop grand pour soi » (p. 95), à la spatiotemporalité simili-aoristique, se dérobant au seuil de son apparition, qui nous rappelle à notre condition de fragilité, de dépendance à autrui, fût-il humain, non humain ou abiotique. En ce sens, l'influence de l'« écosophie »

d'Arne Næss, auquel l'auteure a consacré deux ouvrages (*Arne Naess. Pour une écologie joyeuse*, Actes Sud, 2017 ; *L'Écologie profonde*, PUF, « Que sais-je ? », 2023), est sensible, bien que discrète : le sublime peut ouvrir le moi, le soi, à d'autres degrés de connexion avec l'environnement, avec les non-humains. Le livre s'intègre par sa perspective dans le verdissement récent des humanités françaises, marqué entre autres par Marielle Macé (poésie), Baptiste Morizot (philosophie), Bruno Latour (sociologie) ou Estelle Zhong Mengual (histoire de l'art), pour ne citer que des auteurs et autrices auxquels il est fait référence dans le fil de l'argumentation.

Marquant ses distances avec le romantisme pictural, « prétentieux, viriliste et colonial » (p. 104), ce nouveau sublime invite à l'humilité, comme vertu éthique fondamentale, c'est-à-dire à ce sentiment premier que quelque chose nous dépasse, nous permet un décentrement du regard – moins dominant qu'aimant, conscient des relations qui nous constituent –, voire une destitution du moi conquérant de la modernité. Les peintures romantiques, elles qui se plaisent à mettre en scène ce défi porté à l'homme qu'est le spectacle grandiose de la nature, se voient remises dans le contexte – mâle, trop mâle – du Grand Tour, tandis que l'art contemporain ouvre sur une féminisation du sublime. Judy Chicago, à cet égard, donne l'occasion d'imaginer ce que pourrait être un réinvestissement écoféministe du paysage, s'appuyant sur sa performance *Smoke Bodies* (1972) lovant dans le paysage aride du désert californien un corps collectif, dansant, bigarré, tout en lui apportant un autre éclairage en esquissant les contours d'un immense papillon de fumée, majestueux, éphémère. On notera la qualité des reproductions des 22 œuvres (sur un peu plus d'une trentaine) qui sont analysées avec finesse.

Le cheminement intègre aussi ce sublime urbain, propre aux mégapoles, que l'on ignore souvent si superbement, ainsi que le sublime

technologique (David E. Nye) ou le *nuclear art*. Ce dernier permet de penser à nouveaux frais la situation d'une humanité susceptible d'enclencher sa propre disparition, où les bombes atomiques apparaissent comme l'ultime sublime créé par l'être humain, son horizon indépassable.

Ce « plaidoyer », comme l'indique son sous-titre, a pour soubassement l'idée selon laquelle les émotions liées au sublime peuvent servir de « levier d'engagement » (p. 104) pour une colère conduisant à l'action politique. Il se décline en « sublime-solution » (p. 130), c'est-à-dire en cette émotion propre au vivant qui nous pousse à l'attention, à l'interaction non dominatrice, à la coopération avec l'environnement, ou bien en « sublime-antidote » (p. 146), un rapport sensible au monde s'efforçant de le réenchanter, sans naïveté ni ignorance de sa fragilité.

Les normatiens publient

- 242** Par son statut d'essai, l'ouvrage ne prétend pas à l'exhaustivité, il se révèle bien plus être un point de départ pour repenser notre rapport au sublime. Seule ombre au tableau selon nous : l'analyse du « sublime technologique » est trop superficielle, sans nuances et aurait gagné à être travaillée en lien avec la pensée de Simondon, ce qui aurait peut-être permis de penser un « écosublime » (Rozelle Lee) ne jouant pas trop simplement le duel de la technologie contre la « Nature ».

L'Archicube n° 40

Calann Heurtier (2021 I)

Publications récentes de membres de la communauté normalienne signalées à *L'Archicube*

- Éliette ABÉCASSIS, *Ruptures*, Paris, Grasset, 2026.
- Frédéric ABERGEL, *Après la neige*, Paris, Les Presses de la Cité, 2026.
- APPUPEN et Laurent DAUDET, *Dream Machine, ou comment j'ai failli vendre mon âme à l'intelligence artificielle*, Paris, Flammarion, 2023.
- Jean AUDOUZE et Bai MING, *Horizons croisés*, Paris, L'Étincelle nomade, 2026.
- Marie-Françoise BALSEZ, *Histoire des premières communautés chrétiennes I^{er}- III^e siècle*, Paris, Tallandier, 2026.
- Aurélie BARJONET et Ivan JABLONKA (éd.), *Écrire le réel. Quand le monde redevient lisible*, Paris, Denoël, 2026.
- Victor BÉGUIN, *Leçons sur les trois Critiques de Kant*, Paris, Ellipses, 2026.
- Lucien BÉLY, Matthieu GELLARD et Géraud POUMARÈDE, *Diplomatie de femmes. Femmes en diplomatie du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, A. Pedone, 2026.
- Marcel BÉNABOU, *Aux franges du silence. Glose pour FLL*, Paris, Le Seuil, 2026.
- Laure BERENI, *Managing the Politics of Corporate Workplace Diversity: Virtue in New York and Paris*, Oxford, Oxford University Press, 2025.
- Émilie BILAND, *Parents en quête de droits. Minorités de sexualité et de genre d'un continent à l'autre*, Paris, Presses de Sciences Po, 2026.
- Ariane BILHERAN, *Totalitarisme numérique en cours de chargement... L'humanité aux risques de l'IA*, Paris, Guy Trédaniel, 2026.
- Élodie BOISSARD, *Une histoire française de la dépression. De la tristesse mélancolique à l'humeur dépressive*, Paris, Classiques Garnier, 2026.
- Christophe BONNEUIL, Renaud BÉCOT, Gabrielle BOULEAU, *Les Natures du productivisme. Une histoire environnementale de la France, de 1940 à nos jours (vol. 3)*, Paris, La Découverte, 2026.
- Jacques-Olivier BOUDON, *Ils voulaient tuer Napoléon. Attentats, conspirations et complots*, Paris, Tallandier, 2026.
- David BRUNAT, *Marathon. J'écris ton nom*, Paris, Le Palio, 2026.
- Léon BRUNSCHVIG, *Œuvres philosophiques de Léon Brunschvicg. Tome I : Spinoza, Tome II : Les deux thèses, Tome III : L'Introduction à la vie de l'esprit et L'Idéalisme contemporain*, Paris, Hermann, 2026.
- Éric BUGE, *L'Éclipse de la vertu. Une histoire de l'exemplarité des gouvernants en démocratie*, Paris, Le Seuil, 2026.
- Paul CELAN, *Poèmes de Czernowitz 1938-1945*, Paris, Le Seuil, 2026.
- Florent CHAMPY, *De catastrophe en catastrophe. Quelles leçons en tirer ?*, Paris, PUF, 2026.
- Georges CHAPOUTHIER, *Les Animaux dans les yeux des poètes à l'orée du XXI^e siècle. Anthologie poétique coordonnée par Georges Chapouthier*, Paris, Thierry Sajat, 2026.
- Mathilde COHEN, *La Fabrique du lait humain. Droit et histoire des lactariums en France*, Lyon, ENS Éditions, 2026.

- Mikaël COZIC, *Choisir rationnellement. Une introduction philosophique à la théorie de la décision. Volume I. La décision individuelle*, Paris, Matériologiques, 2025.
- Anne-Sophie CROSETTI et Juliette MASQUELIER (dir.), *Committed Catholics: Religious Involvement in Welfare after 1945*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2026.
- Stanislas DEHAENE, *Le Rectangle de Lascaux. Et Homo sapiens inventa la géométrie*, Paris, Odile Jacob, 2026.
- Victor DEMIAUX et Florin TURCANU, *À la recherche de la bataille. Turtucaia, Balkans, 1916*, Paris, Le Félin, 2026.
- Juliette DE DIEULEVEULT, « Donne-moi de quoi faire offrande ». *L'admirable échange du don dans les Confessions de saint Augustin*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2026.
- Catherine DURANDIN, *La Roumanie menacée. Dans l'ombre de Trump et de Poutine*, Paris, Petra, 2026.
- Jean-Baptiste DUROSELLE, *Cahiers de l'été 1944*, Paris, Gallimard, 2025.
- Jeanne ETELAÏN, *Ce que les féministes font à la métaphysique. Anthologie des nouveaux matérialismes*, Paris, PUF, 2026.
- Adrien FABRE, *Un plan mondial pour le climat et contre l'extrême pauvreté*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2024.
- Éric FASSIN et Caroline IBOS, *La Savante et le Politique. Ce que le féminisme fait aux sciences sociales*, Paris, PUF, 2025.
- — et Joana MASO, *L'Art, c'est la vie. Else von Freytag-Loringhoven critique de Marcel Duchamp*, Paris, Macula, 2025.
- —, *Les Études de genre*, Paris, PUF, 2025.
- Félicien FAURY, *Des électeurs ordinaires. Enquête sur la normalisation de l'extrême droite*, Paris, Le Seuil, 2026.
- Barbara FORMIS et Mathias GIREL (dir.), *L'Art en pratique. Pour une esthétique pragmatiste*, Paris, Arts contemporains, 2025.
- Romain GRAZIANI, *Les Lois et les Nombres. Essai sur les ressorts de la culture politique chinoise*, Paris, Gallimard, 2025.
- Philippe HOFFMAN, *Études de philosophie grecque. De l'âge classique au néoplatonisme*, Paris, Les Belles Lettres, 2026.
- Derek HOOK et Sinan RICHARDS (éd.), *Fanon and Lacan: Decolonial Psychoanalysis*, New York, Routledge, 2026.
- Jean-Noël JEANNENEY, *Le Rocher de Süsten. Mémoires III, 1991-2002*, Paris, Le Seuil, 2026.
- François JULLIEN, *Demeurer vivant. Au grand âge*, Paris, Rue de l'échiquier, 2026.
- Denis KAMBOUCHNER, *Des enfants instruits*, Paris, Les Belles Lettres, 2026.
- Guillaume LANCEREAU, *Le Culte de l'histoire. Écrire la révolution 1889-1940*, Paris, CNRS Éditions, 2026.
- Hélène LANDEMORE, *Politics Without Politicians: The Case for Citizen Rule*, Londres, Allen Lane, 2026.
- Charles LARMORE, *La Réalité du bien*, Paris, Hermann, 2026.
- Catherine LARRÈRE, Emmanuel PICAVET et Éric POMMIER (dir.), *Arne Naess. Écologie et politique*, Paris, Mare & Martin, 2026.
- Géraldine LEPAN et Pierre-François MOREAU, *À quoi sert l'histoire de la philosophie ?*, Paris, PUF/Vie des idées, 2026.
- Benjamin LÉVY, *Violence et culture. La vie sociale des pulsions*, Paris, Ithaque, 2026.
- Judith LYON-CAEN, « Balzac nous appartient ». *Une histoire politique de la transmission littéraire*, Paris, CNRS Éditions, 2026.
- Lucie MALBOS, Éric PINCAS et Thomas CIROTTEAU, *Vikings. Enquête sur les femmes des terres gelées*, Paris, Tallandier, 2026.
- Dominique MÉDA, *Le Travail. Pourquoi travaillons-nous ?*, Paris, Autrement, 2026.

- Françoise MÉLONIO, *Tocqueville*, Paris, Gallimard, 2026.
- Jean-Yves MÉRINDOL, *Histoire politique de l'enseignement supérieur*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2026.
- Patrick MORAN, *Le Marché céleste. Essai sur l'émergence des genres littéraires narratifs au Moyen Âge*, Genève, Droz, 2026.
- Cédric MOREAU DE BELLAING, *Face-à-face. Maintien de l'ordre et démocratie*, Paris, PUF, 2026.
- Michel NAEPELS, *Chroniques de l'intranquillité. Violence, prédation et protection en situation postcoloniale*, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 2026.
- Frédéric NAU, *La Duchesse de Langeais de Balzac. Ou l'histoire d'une étoile filante*, Paris, Champion, 2026.
- Claudine NÉDELEC, *Argot et littérature du Moyen Âge aux Misérables*, Paris, Le Temps des cerises, 2026.
- François-Xavier NÉRARD, *Les Cantines bolcheviques. Une histoire du stalinisme vécu*, Paris, CNRS Éditions, 2026.
- Emmanuelle PEREZ TISSERANT, Olivier BERNÉ et Tamara BEN ARI, *Le Moment orwellien. La science face aux nouveaux obscurantismes*, Paris, Le Seuil, 2026.
- « Pays et nation », *Le Petit Européen*, 3, mars 2026.
- Laurence PLAZENET et Claudine TIERCELIN (dir.), *Pascal intempestif*, Paris, Classiques Garnier, 2025.
- Ange POTTIN, *Le Nucléaire imaginé. Le rêve du capitalisme sans la Terre*, Paris, La Découverte, 2024.
- Marwan RASHED, *La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2026.
- Sinan RICHARDS, *Dialectics of Love in Sartre and Lacan*, Cham, Palgrave Macmillan, 2024.
- Olivier RITZ, *Une histoire littéraire de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 2026.
- Nina ROUX, *Tirage au sort et démocratie. Retour sur le cas athénien (V^e-IV^e s. avant notre ère)*, Paris, PUF, 2026.
- Maxime ROVERE, *Dire la vérité*, Paris, Flammarion, 2026.
- Emmanuelle SAADA, *Histoires et colonisations. Des récits de la conquête aux héritages postcoloniaux*, Paris, Gallimard, 2026.
- Léa SAINT-RAYMOND, *Voir l'ailleurs dans l'ici. Pour une micro-histoire globale de l'art*, Rennes, PUR, 2026.
- Philippe-Joseph SALAZAR, *La Fabrique du fanatisme, Paroles armées*, Paris, Cerf, 2026.
- Pierre SAVY et Lisa VAPNÉ, *Brève Histoire des croyances et préjugés antisémites*, Paris, Le Seuil, 2026.
- Marc-André SELOSSE, *De la biodiversité comme un humanisme*, Paris, Le Seuil, 2026.
- Sylvia SERFATY, *Des équations personnelles*, Paris, Flammarion, 2026.
- Céline SPECTOR, *Whose Sovereignty? Democracy and the People in the European Union*, Édimbourg, Agenda Publishing, 2026.
- Henri STEPHANOU, *Raisonner avec les machines. Philosophie de l'ordinateur*, Paris, PUF, 2026.
- Agathe SUEUR, *Les Oreilles de Luther. Enécoutant la Passion selon saint Jean de Bach*, Paris, Rhuthmos, 2026.
- Isabelle TAUZIN-CASTELLANOS, *L'Amérique du Sud. Histoire d'émigrations, XIX^e-XX^e siècles*, Pessac, PUB, 2025.
- —, *L'Enfant du métro 1943. Les sœurs Truel entre la France et le Pérou*, Pessac, PUB/UNA éditions, 2025.

Publications des éditions Rue d'Ulm

246

L'Archicube n° 40

Sur les traces de Carlo Rosselli

Ce que l'exil antifasciste a fait à Paris et à mon travail d'historien

Diego Dilettoso

*Dernier titre de la collection « Italica » fondée par Gilles Pécout et dirigée par Éric Vial, le livre de Diego Dilettoso, **Itinéraires d'un antifasciste. Carlo Rosselli dans le Paris des années 1930** (Paris, Rue d'Ulm, 2026, 248 pages, 80 illustrations), éclaire d'un jour nouveau les dernières années de Rosselli, réfugié en France de 1929 à 1937, ainsi que les lieux, les réseaux et les engagements de l'antifascisme en exil. Docteur en histoire contemporaine, professeur au lycée Saint-Louis de Gonzague à Paris et maître de conférences à Sciences Po Paris (campus de Reims), l'auteur évoque pour L'Archicube la genèse de cet ouvrage¹.*

Quand on travaille sur l'antifascisme italien en exil dans l'entre-deux-guerres, on fait assez rapidement une constatation : certains personnages majeurs, bien connus en Italie, demeurent, de manière parfaitement compréhensible, peu familiers au public français. Carlo Rosselli est de ceux-là. En Italie, il est l'une des grandes figures de l'opposition politique et morale au fascisme. En France, en dehors d'un cercle restreint de spécialistes, son nom reste relativement peu connu, alors même qu'il y a vécu les dernières années de sa vie et qu'il y a mené l'essentiel de son combat contre Mussolini. Son activité antifasciste parisienne fut par ailleurs en partie relatée par la grande presse française de l'époque. C'est précisément ce décalage qui m'a interpellé.



Rosselli naît en 1899 à Rome, mais passe l'essentiel de son enfance et de sa jeunesse à Florence. Il est issu d'une famille de la haute bourgeoisie juive toscane. Sa mère, femme remarquable pour son temps, auteure dramatique et écrivaine reconnue, élève seule ses enfants. Interventionniste en faveur de la France et de la Triple Entente pendant la Première Guerre mondiale, Carlo, engagé, en revient avec des convictions socialistes, nourries par le sentiment de solidarité qu'il

éprouve vis-à-vis des ouvriers et des paysans côtoyés dans son régiment déployé dans les Dolomites vénitiennes. Très tôt opposé au fascisme, il participe à l'organisation de l'évasion de Filippo Turati, principal dirigeant du Parti socialiste, sorte de Jean Jaurès italien. Arrêté, puis assigné à résidence sur l'île de Lipari, il s'en évade à son tour en 1929 et gagne Paris. Il y fonde avec d'autres exilés le mouvement *Giustizia e Libertà*, qui devient l'un des foyers les plus actifs de l'antifascisme italien en exil. Il y élabore également une réflexion politique originale, associée à son livre *Socialisme libéral* (1930). En juin 1937, il est assassiné en Normandie avec son frère Nello par des membres de l'organisation terroriste française d'extrême droite la Cagoule, liée au régime fasciste italien. Cent mille personnes assistent à ses obsèques. Cette popularité fut certes brève, largement déterminée par les circonstances tragiques de sa disparition et par le caractère protestataire de cette mobilisation face à la progression de l'extrême droite en France et en Europe. Elle a néanmoins constitué, pour moi, le point de départ d'une interrogation historique sur les traces laissées à Paris par celui qui y vécut près de huit ans.

Pour comprendre cela, il faut se rappeler ce qu'est Paris dans les années 1930 et ce que cette ville incarne dans les représentations collectives. On la voit volontiers comme la capitale des arts, des avant-gardes, des cafés littéraires. Mais Paris est aussi une capitale de l'exil politique, peut-être même la capitale de celui-ci, le lieu où se retrouvent les proscrits de tous les pays, horizons et sensibilités. Des hommes et des femmes venus de toute l'Europe y ont convergé parce que leurs pays sont devenus inhabitables : opposants aux dictatures, réfugiés, militants traqués par des espions, intellectuels déplacés. Paris est alors un laboratoire des pratiques sociales et culturelles de l'exil au temps des totalitarismes et des régimes autoritaires. Elle constitue un terrain d'observation privilégié des effets de systèmes écrasant,

au nom du collectif, les « personnes » – pour reprendre une notion chère au philosophe chrétien Emmanuel Mounier.

Les antifascistes italiens y occupent une place importante, quoique souvent invisibilisée. La plupart d'entre eux travaillent dans le bâtiment, l'artisanat ou l'industrie. Ils s'inscrivent dans une dynamique migratoire ancienne, amorcée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, alors qu'un pays en plein développement industriel comme la France avait besoin d'une main-d'œuvre abondante et peu coûteuse. L'arrivée de Mussolini au pouvoir accroît le nombre des migrants, sans qu'il faille pour autant surestimer la politisation de l'ensemble. Ceux qui sont politisés, et auxquels je me suis intéressé, cherchent à poursuivre leur activité militante à l'étranger, tout en veillant à ne pas indisposer ouvertement les autorités du pays d'accueil. Celles-ci sont en effet constamment alertées par le gouvernement italien sur la présence d'« indésirables italiens » sur leur sol, présentés comme de dangereux révolutionnaires dont l'accueil compliquerait les relations bilatérales. Pour le régime, ces proscrits sont des *fuoriusciti*, terme littéralement redondant, que l'on pourrait traduire par « sortis au-dehors », manière d'éviter le mot « exilés », car celui-ci renvoie, en italien, à une généalogie bien plus valorisée, associée à Dante, à Pétrarque et aux patriotes du Risorgimento. Malgré les risques administratifs qui pèsent sur eux, ces antifascistes publient, s'organisent, débattent, cherchent des soutiens, poursuivent à distance un combat qu'ils ne peuvent plus mener librement dans leur pays. Edward Saïd et Theodor Adorno ont pensé l'exil comme une fracture identitaire, affectant profondément l'usage de la langue et compliquant l'ajustement à de nouvelles réalités. L'un des compagnons d'exil de Rosselli, le républicain Fernando Schiavetti, parlera quant à lui de « retrait tactique », manière d'exorciser l'épreuve et de lui donner un sens à la fois politique et existentiel. Pour ces hommes, Paris

est à la fois un refuge et une base d'action, un abri fragile et un laboratoire politique. C'est dans ce contexte que Carlo Rosselli s'y installe à partir d'août 1929.

Lorsque j'ai commencé à travailler sur lui, je ne pensais ni écrire un livre sur Paris ni faire de cette ville l'un des fils directeurs de mon enquête. Mon projet de thèse relevait d'une biographie intellectuelle centrée sur les années parisiennes de Rosselli. Ce sont les circonstances de la recherche qui lui ont conféré une dimension plus nettement spatiale. Au début de ce travail, mon directeur, Éric Vial, m'a proposé de m'intéresser aux lieux de vie de Rosselli dans la capitale, espaces privés comme espaces publics. Sur le moment, cette suggestion pouvait paraître presque marginale : pourquoi passer par les adresses, les appartements, les cafés, les bureaux, les salles de réunion, quand on travaille sur une figure intellectuelle et politique ? En réalité, cette question a été décisive. Elle a déplacé mon regard. Initialement conçu comme un simple article, ce travail s'est peu à peu étoffé, notamment en raison de l'ampleur des dossiers découverts à Rome, à l'Archivio centrale dello Stato, indice du caractère de plus en plus policier du régime mussolinien, qui ne cessa d'intensifier la surveillance de ses opposants à l'étranger. Cette situation fut dramatique pour un pays de plus en plus privé de libertés ; mais, d'un point de vue plus directement heuristique, elle a ouvert pour l'historien que je suis un champ de recherche considérable, qui m'a finalement permis d'écrire un livre tout en poursuivant une enquête doctorale beaucoup plus vaste.

Je crois que ce déplacement de mon objet de recherche dit assez bien mon positionnement en tant qu'historien. Je m'intéresse aux idées politiques, bien sûr, mais je ne crois pas qu'on puisse les comprendre en dehors des milieux qui les portent, des espaces où elles circulent, des pratiques qui leur donnent corps. À cet

égard, je me suis senti proche d'une histoire politique qui ne sépare ni les doctrines des vies sociales, ni les engagements des formes concrètes de leur élaboration. Pierre Nora m'a aidé à penser la question des lieux ; Maurice Agulhon, plus encore peut-être, m'a appris à regarder les sociabilités, les pratiques ordinaires, les formes de politisation au ras du quotidien, en dehors des seuls grands acteurs et des institutions. Mon intérêt pour Rosselli s'est construit à cet endroit précis : moins dans la monumentalisation d'un grand homme que dans l'étude d'un univers relationnel, politique, intellectuel, social, urbain et transnational.

Les archives ont fait le reste. Grâce à une bourse de l'École française de Rome, j'ai pu travailler très tôt sur les dossiers de la police politique italienne. Ce fut, pour moi, un moment décisif. La surveillance exercée sur Rosselli et sur ceux qui l'entouraient était d'une minutie extrême. On y trouve, bien sûr, des éléments de police : rapports, déplacements, noms. Mais on y découvre aussi autre chose : des traces du quotidien, des habitudes, des fréquentations, des réseaux, des formes de proximité parfois très concrètes. Croisées avec les correspondances, les publications, des documents plus personnels, des journaux intimes, des lettres familiales ou même des cartes de visite retrouvées après l'assassinat de Rosselli, ces sources m'ont permis de faire apparaître peu à peu non seulement une biographie, mais aussi une cartographie. Une cartographie politique, culturelle, amicale, parfois informelle, du monde dans lequel Rosselli vivait et agissait à Paris.

C'est là que l'enquête a véritablement changé d'échelle. Il ne s'agissait plus seulement de la biographie d'un homme, mais d'une enquête historique sur un milieu, dessiné par des réseaux, des cercles, des voisinages, des lieux de rencontre et d'échange, souvent entre militants politiques de différents pays et de différentes cultures, dans une Babel de langues,



ou dans un français plus ou moins maîtrisé, travaillé par les expressions et les mots de l'idiome d'origine. Il m'est alors apparu que les années françaises de Rosselli ne pouvaient être réduites ni à une simple parenthèse biographique ni à un exil subi. Elles constituent un moment décisif de sa maturation intellectuelle et politique. Ma thèse l'établissait déjà : l'historiographie sur Rosselli est riche, mais elle présente encore d'importantes lacunes dès qu'il s'agit de ses années françaises et, plus particulièrement, de ses réseaux en France. C'est cette zone moins explorée que j'ai voulu investir.

En travaillant ainsi, j'ai aussi été conduit à présenter de manière plus simple et plus concrète ce qu'était l'antifascisme italien en exil. Pour un lecteur français d'aujourd'hui, cet univers n'a rien d'évident. Les Français connaissent Mussolini, et certains des travaux les plus remarquables sur lui ont été écrits par des historiens français, comme Pierre Milza. On sait parfois, en France, que des opposants ont dû quitter l'Italie. Mais on imagine rarement ce que signifie, au quotidien, la poursuite d'une activité militante hors de son pays. À Paris, les antifascistes italiens tentent de reconstituer des journaux, des groupes, des relais, des soutiens. Ils écrivent, se réunissent, poléminent beaucoup. Ils cherchent à maintenir un lien avec l'Italie, à faire circuler des textes, à construire des réseaux clandestins, à convaincre l'opinion, à exister dans un paysage politique français qui n'est pas le leur. Rosselli est au cœur de cette effervescence. Mais il l'est d'une manière singulière : il ne se contente pas de prolonger une tradition partisane ; il cherche à refonder, à déplacer, à inventer.

C'est sans doute ce qui rend son cas si fécond. À travers lui, on voit l'exil cesser d'être seulement une privation pour devenir aussi une expérience de transformation. Bien sûr, il y a l'arrachement, l'incertitude, les difficultés administratives, la menace d'expulsion, la

surveillance ; le livre en rend compte. Mais il montre aussi autre chose : l'exil comme l'élargissement de l'horizon, comme déplacement du regard, comme expérience d'hybridation. Rosselli ne vit pas dans un entre-soi rigoureusement clos. Il fréquente des exilés italiens, certes, mais aussi des milieux français, des cercles politiques, des espaces culturels, des lieux de sociabilité plus variés qu'on ne l'imagine souvent. Il assiste à des séminaires tenus à l'École normale supérieure ; il discute avec André Malraux de la manière de fournir des armes aux républicains espagnols durant l'été 1936 ; il participe à des salons littéraires et à des rencontres intellectuelles organisées dans le milieu de la NRF, autour des Décades de Pontigny et de l'Union pour la vérité ; il assiste comme spectateur au congrès de la SFIO de 1933, où s'affrontent Léon Blum et les « néos » dans un débat brûlant sur une éventuelle participation à un gouvernement « bourgeois ». La pluralité, voire la fébrilité, de ces contacts français, renvoie à des échanges souvent partiels, souvent isolés, nullement équivalents les uns aux autres, mais dont l'ensemble est historiquement significatif parce qu'il replace sa pensée dans un contexte relationnel concret. On ne comprend pas vraiment l'évolution de Rosselli dans ses années parisiennes si



Carlo Rosselli pendant la guerre d'Espagne, août 1936.



l'on ne prend pas au sérieux cette insertion, même inégale, dans le monde politique et culturel français.

Plus j'avancais, plus il me semblait donc que l'exil devait être pensé autrement. On peut être tenté de le décrire comme un monde séparé, comme une sorte d'enclave, un « lieu autre » – une « hétérotopie », comme l'aurait dit le philosophe Michel Foucault – à l'intérieur de la société d'accueil. Cette lecture a sa cohérence. Mais elle me paraît insuffisante dès lors qu'elle conduit à figer les exilés dans un espace refermé sur lui-même. Ce que les sources montrent, dans le cas de Rosselli, c'est au contraire une circulation constante entre espaces italiens et français, entre lieux militants et ordinaires, entre sociabilités politiques et culturelles. J'ai ainsi été conduit à penser l'exil moins comme un espace clos que comme une zone de contact. C'est un lieu de tension, assurément, mais aussi de traduction, de recomposition, parfois même de métissage intellectuel. Ce sont là, à mes yeux, les enjeux plus importants de ce travail.

Cette approche a également transformé ma manière de regarder Rosselli lui-même. Je ne voulais ni le réduire au théoricien de *Socialisme libéral* ni en faire une figure héroïque trop lisse. Les sources invitent à tout autre chose. Elles montrent un homme d'un engagement exceptionnel, d'une énergie remarquable, mais aussi un mari très engagé dans sa vie conjugale comme dans son combat politique, un père affectueux mais souvent absent, un lecteur assidu, un observateur attentif de la vie culturelle parisienne, quelqu'un qui aime les cafés, les conversations, les vacances, les promenades, les usages de la ville. C'est l'un des aspects de sa vie auxquels le livre accorde une grande place : Rosselli comme personne privée dans le Paris des loisirs, de la famille, du théâtre, de la lecture et des rencontres. Je tenais à cette dimension, non pour « humaniser » artificiellement un personnage historique,

mais parce qu'elle est au cœur même de la compréhension de son itinéraire. On ne pense pas hors sol. On ne milite pas dans l'abstraction. Une vie politique est aussi faite d'adresses, de rythmes, d'affections et d'habitudes.

C'est également pour cette raison que, dans cet ouvrage, j'ai accordé une grande importance à l'iconographie, aux plans et aux itinéraires. Dans un travail universitaire, de tels éléments peuvent paraître secondaires. Pour moi, ils faisaient pleinement partie du propos. Je voulais que le lecteur puisse, autant que possible, suivre des parcours, situer des adresses, comprendre des voisinages, mesurer des distances, se représenter des lieux. Mon livre invite expressément ses lecteurs à faire vivre ces espaces à travers des promenades renvoyant à différents lieux rosselliens, à l'antifascisme italien en exil, à ses pratiques de sociabilité, mais aussi à des lieux de mémoire français investis par ces exilés. On passe ainsi du Paris des antifascistes aux demeures successives de Rosselli, des habitations de ses amis aux adresses de la politique et de la culture, puis à sa vie privée et à ses vacances en France, avant d'aboutir à des itinéraires proprement dits. Ce choix n'avait rien d'un simple habillage. Il répondait à une conviction d'historien : l'espace n'illustre pas l'histoire, il en fait partie.

Avec le temps, j'ai compris que la genèse même de ce livre disait quelque chose de mon propre parcours intellectuel. J'étais venu à Rosselli par l'histoire politique et par l'antifascisme. J'y ai trouvé une réflexion sur les pratiques sociales, la circulation des idées, la matérialité des engagements, les formes concrètes de l'appartenance. L'article initial est devenu un livre, puis a nourri une thèse de grande ampleur. Ce mouvement n'a pas relevé d'une simple expansion quantitative. Il a correspondu, je l'espère, à un approfondissement du regard. En cherchant d'abord les lieux de vie de Rosselli, j'ai fini par m'interroger sur ce

que les lieux font aux idées, ce que les réseaux font aux trajectoires, ce que l'exil fait à une culture politique.

Je ne crois pas qu'il faille opposer, dans un tel travail, la recherche savante et la vulgarisation. Bien au contraire, plus un sujet est dense, plus il faut s'efforcer de le rendre lisible sans le simplifier abusivement. Dans le cas de Rosselli, c'était d'autant plus nécessaire qu'il reste mal connu du public français. Il fallait donc à la fois expliquer qui il était, restituer ce qu'était l'exil antifasciste italien à Paris, et montrer pourquoi son parcours éclaire des questions plus larges que son seul destin individuel. Raconter Carlo Rosselli, c'est raconter non seulement un opposant à Mussolini, mais aussi une Europe traversée par les dictatures et par les exils ; une ville, Paris, qui concentre alors une partie de ces déplacements ; une manière de faire de la politique loin de chez soi ; et, plus largement, une histoire des circulations entre mondes intellectuels, sociaux et nationaux.

Au fond, si je devais résumer ce que ce travail a changé dans mon regard, je dirais ceci : il m'a appris à prendre l'exil au sérieux comme expérience historique complète. Non pas seulement comme un malheur, comme un statut juridique ou politique, mais comme une manière d'habiter autrement le monde. Chez Rosselli, c'est une épreuve, sans aucun doute. Mais c'est aussi un moment où se reforment des liens, où s'inventent des pratiques, où se redessinent des appartenances. Paris n'y est pas un simple décor. La ville agit. Elle offre des ressources, impose des contraintes, favorise des rencontres, rend possibles certaines hybridations. C'est pourquoi j'ai fini par penser que suivre Rosselli dans Paris revenait, au fond, à raconter bien davantage qu'une biographie : une forme de laboratoire européen de l'antifascisme, politique autant que culturel.

Je ne prétends évidemment pas avoir épuisé le sujet. Une recherche comme celle-ci laisse toujours des pistes ouvertes. Mais si ce livre peut contribuer à faire mieux connaître Carlo Rosselli en France, et surtout à renouveler quelque peu notre manière de penser l'exil antifasciste, alors j'aurai atteint quelque chose d'essentiel. J'aimerais qu'on y voie moins une histoire figée qu'une histoire en mouvement ; moins un monde séparé qu'un réseau de relations ; moins une chronique de l'opposition à Mussolini qu'une enquête sur ce que l'exil produit de neuf dans les idées, les pratiques et les vies.

C'est peut-être en cela, finalement, que Rosselli m'a fait grandir en tant qu'historien. L'histoire politique ne se joue pas seulement dans les manifestes, les congrès ou les grands textes. Elle se joue aussi dans des chambres d'hôtel meublées, des cafés hantés par des étudiants et des artistes désargentés, des bibliothèques, des amitiés, des conversations, des habitudes de lecture, des promenades, des distances parcourues dans une ville étrangère devenue provisoirement la sienne. En suivant ses traces dans le Paris des années 1930, j'ai voulu rendre visible cette dimension très concrète de l'histoire. Non pour la ramener à l'anecdote, mais parce que c'est souvent là, dans ces détails d'existence, que prennent corps les grandes questions d'une époque.

¹ Une version abrégée de ce texte est également en cours de publication dans la revue *Franklin*.
<https://www.anciensfranklin.org/revue/numeros>

■ Dernières parutions aux éditions Rue d'Ulm

- Gershom SCHOLEM, *Quitter Berlin. Journal de jeunesse (1913-1923)*, éd. A. Guidi et S. Zilberfarb, préf. J. Chapoutot, introd. S. Goldblum, postf. G. Busi, coll. « Versions françaises » (voir *Archicube* n° 38, p. 183-188). Prix Pierre-Antoine Bernheim 2026 de l'Académie des inscriptions et belles lettres.
- Albert Lautman *philosophe, des mathématiques à la Résistance*, sous la dir. de Ch. Eckes, F. Jaëck, B. Mèlès et J.-J. Szczeciniarz, coll. « Actes de la recherche à l'ENS-PSL » n° 39 (voir *Archicube* n° 39, p. 151-153).
- Clémence Ramnoux, *entre mythes et philosophie. Dumézil, Freud, Bachelard*, sous la dir. de R. S. Cottone, préf. M. Dixsaut, coll. « Figures normaliennes » (voir *Archicube* n° 39, p. 160-166).
- Theodor W. ADORNO, *Désir autoritaire*, éd. M.-A. Ricard, préf. J. Chapoutot, coll. « Versions françaises ».
- HAYASHI Fumiko, *Jeune printemps*, éd. E. Figon, coll. « Versions françaises » (voir entretien avec E. Figon <https://www.ens.psl.eu/actualites/hayashi-fumiko-trouve-un-echo-particulierement-fort-dans-la-periode-que-nous-traversons>).
- Diego DILETTOSO, *Itinéraires d'un antifasciste. Carlo Rosselli dans le Paris des années 1930*, préf. É. Vial, coll. « Italica » (voir ci-dessus, p. 247-252).
- Tristram Shandy, *l'écriture joyeuse. Laurence Sterne et les jeux du roman*, sous la dir. de C. Adnot et V. Alayrac-Fielding, coll. « Actes de la recherche à l'ENS » n° 40.
- Baltasar de CÉSPEDES, *L'Humaniste, ou Discours sur les lettres humaines*, éd. sous la dir. de R. Béhar, préf. S. Van Damme, coll. « Versions françaises ».

- Thierry POIBEAU, *Les Mots sans les choses. Philosophie, éthique et impact des grands modèles de langue*, coll. « Actes de la recherche à l'ENS » n° 41.
- *Etnalogie. Un volcan dans l'histoire/ Un vulcano nella storia*, sous la dir. de P. Briole, M. Covindassamy, A. Dan et F. Privitera, coll. « Actes de la recherche à l'ENS-PSL » n° 42.
- *Lalies 43 et Lalies 44*.
- Leo LÖWENTHAL, *Autodafés. Ces livres qu'on brûle*, éd. R. Béhar, coll. « Versions françaises » : parution 2 octobre.